

anthologie de la poésie biélorusse

« au pays des poètes »



le méridien éditeur
8 a, rue de berne / 30000 nîmes



Maxime BAGDANOVITCH

*Regarde autour de toi et le monde de tous
les jours te paraîtra multicolore et beau.*

A. Fet.

* * *

Je te salue, vie en liberté !
Au-dessus de la tête — un toit de chênes —
On voit le ciel, les montagnes, les champs
A travers un réseau de feuilles.

Des lambeaux d'ombres descendant
Sur les clairières dissimulent l'or
Des frondaisons. Entre les déchirures
Affleurent et brillent leurs couches.

La nuit venant le soleil déploie
Son éventail rouge dans le ciel
Et le vent déconcerté
Fuit au loin.

Mais lorsque l'aube pâlera
Que l'eau se fera plus sombre

En aiguilles d'argent scintillera
L'amas des étoiles.

Plus belles plus tendres
Elles deviennent avec l'éclat vif
Et l'ombre du jour naissant
Du jour passé.

EN HIVER

Bonjour, soir de gel, sonore !
Bonjour, neige tendre, craquante !
La tempête ne souffle pas, le vent s'est apaisé
Et libre est la course des traîneaux légers !

Tels des fantômes les bouleaux blancs
Se dressent contre le bleu de la nuit
Dans le ciel les étoiles tremblent
Toutes gelées par le froid.

La lune moite en déclinant déverse
Des rayons clairs et transparents
Étalant une vaste chasuble d'argent
Sur toute l'étendue des neiges bleues.

Que la neige se fonde sous vos traîneaux, chevaux !
Joyeux grelots de cuivre, sonnez avec amour !
Les forêts de pins, les champs volent alentour
Le sang dans les poitrines s'est mis à bouillir.

UN TRIOLET

Autrefois je regardais le soleil
Le soleil m'a aveuglé les yeux
Et que me fait l'obscurité d'une nuit éternelle
Si autrefois je regardais le soleil.
Tous peuvent bien rire de moi
Pour eux je n'ai que cette réponse :
Autrefois je regardais le soleil
Et le soleil m'a aveuglé.

1911.

UNE ROMANCE

*Quand luira cette étoile, un jour,
La plus belle et la plus lointaine,
Dites-lui qu'elle eut mon amour,
O derniers de la race humaine.*

Sully Prudhomme.

L'étoile de Vénus au-dessus de la terre s'est levée
Prodiguant dans son éveil de lumineux souvenirs
Souviens-toi, lorsque je t'ai rencontrée
L'étoile de Vénus s'était levée.

Depuis lors j'ai commencé à regarder attentivement
Le ciel nocturne où longtemps l'étoile je cherchais
Brûlant pour toi d'un silencieux amour
Depuis lors où tout a commencé.

Mais de nous séparer l'heure est venue
Sans doute, tel est déjà notre destin
Profondément je t'aimais, ma chérie,
Mais de nous séparer l'heure vient.

Dans un pays lointain je vais m'ennuyer
Faisant taire en mon cœur mon amour
Chaque nuit, de l'étoile je m'émerveillerai
Dans un pays lointain.

Regarde-la une fois encore — mêmes séparés
Vers Vénus nous croiserons nos regards...
Afin que, ne fût-ce qu'un instant, ressuscite l'amour
Regarde-la, une fois encore.

1911.

UN CHRONIQUEUR

*Tout est passé, tout a disparu
Comme si cela n'avait jamais été,
Endormi dans les kourganes,
Couvert de ronces.*

Y. Koupala.

L'âme épuisée par les dures tempêtes de la vie
Ses jours il termine entre les murs d'un couvent.
Enfin ici le silence, le repos — ni bruit, ni soucis
Avec soin depuis quatre ans il parachève ses annales
Recopiant tout, mot à mot,
Des anciens textes de l'histoire de Maguiliev.
Et ses bonnes et ses mauvaises actions,
Il les raconte ici. Comme l'abeille affairée
Sait dans les rayons recueillir le miel, même des fleurs

[amères

Tout ce qu'il a vu, il en est le témoin pertinent, fidèle.
Tout ce qui s'est fait ici dans les années anciennes,
Ce que l'on pensait, ce dont on discutait alors,
Ce pourquoi on se battait, comment la foi se défendait,
Ils sauront tout cela nos descendants grâce à ses écrits !
Cela s'oubliera, mourra, comme l'eau s'écoulera,
Mais tout cela dans les souvenirs revivra
Lorsqu'on retrouvera ses écrits innocents

Sur cette vie pleine d'espairs, d'actions.
Comme les vagues de la mer bleue repousse
Une bouteille vers le rivage, couverte de goudron,
De coquillages minuscules, de vase. Longtemps
Dans l'eau elle est restée, rencontrant bien des choses.
Des pêcheurs prendront la bouteille, la casseront,
Et comme souvent il arrive, peut-être y trouveront-ils
Une feuille de papier — Ainsi, selon le rituel marin
Ceux qui se noient nous envoient des nouvelles — Quelque part
Dans la mer ils ont sombré il y a peut-être des centaines
[d'années

Ces temps à jamais révolus où leur peuple a disparu
Depuis, tout a changé et on les a déjà oubliés.
Lettres, vous avez maintenant tout réveillé à nouveau !
Grâce à vous les gens redécouvriront leurs ancêtres —
Leurs chagrins, leurs joies, leurs aventures
Qui ils priaient, ce qu'ils cherchaient,
Là où maintenant les gardent les vagues
Au fond de la mer.

1912.

LES TISSEUSES DE SLOUTSK

(*Rédaction du recueil « Une couronne »*)

Arrachées de leur ferme et de leurs champs natal
Pour la maison du seigneur à cause de leur beauté
A ce triste destin elles étaient soumises
Afin de tisser des ceintures d'or.
Et durant de longues heures,
Oubliant leurs rêves de jeunes filles,
Dans le goût persan sans sourciller
Elles tissent d'amples et vastes tissus.
Derrière les murs sourit le champ,
Derrière les fenêtres brille le ciel, —
Et les pensées fuient involontairement
Là-bas, où le printemps s'est épanoui ;
Où les blés brillent dans les lointains clairs,
Où bleuissent les tendres bleuets,
Où tel du vif-argent scintillent les vagues
De la rivière qui coule entre les montagnes ;
La crête dentelée de la forêt de pins fait une tache sombre
Et la main, oublieuse, tisse
Au milieu des motifs persans
La tendre et chère fleur du bleuet.

1913.

*MON PAYS NATAL !
COMME DAMNE PAR DIEU...*

Mon pays natal ! Comme damné par Dieu —
Tant de malheurs tu as dû endurer !
Nuages, marécages... Sur les pauvres blés
Verts, le vent se promène en liberté.

Tout autour disséminés les villages aimés.
De pitié les cœurs se déchirent !
Pauvres fermes, peupliers, bouleaux,
Partout des gens tristes...

Tout ce qui a rendu leurs mains noires
Tout ce que leurs dos puissants ont supporté
Tout ce que les tourments leur ont fait endurer
A travers les fourrés, les ravins et les vallées.

Jette seulement un regard sur ce peuple —
Et ton cœur se serrera de douleur :
Combien partout tu verras de malheur
Combien de chagrins sans compassion.

Une chanson dit comment du fils d'une veuve,
Yanka, l'amour avait gâché la vie ;
Là, où tristement s'est incliné un obier
Se trouve le tombeau du pauvre garçon.

Dans les contes sur le bonheur, du malheur
Le cœur ne trouvera nulle trace.
Le chagrin prend le peuple à la gorge
Le chagrin partout règne.

Déferlant comme la mer par vagues immenses
Il a inondé mon pays natal...
Frères ! Surmonterons-nous le malheur du peuple ?
Frères ! Aurons-nous assez de forces ?

1913.

LA TEMPETE

Les tambours des toits le vent bat
Il les fait gronder, sonner, chanter,
Portant le chant toujours plus haut, —
Une kermesse s'organise chez Monsieur Padvey
Les tambours des toits le vent bat
Il les fait gronder, sonner, chanter
Le vin neigeux s'est mis à déborder
En mousse blanche il s'échappe
Les tambours des toits le vent bat
Il les fait gronder, sonner, chanter
Dans les rues s'exhale une violente ivresse
Tandis que mugit la tempête soûle
Les tambours des toits le vent bat
Les faisant gronder, sonner, chanter.

1913.

* * *

De trop vastes forêts étouffaient nos ancêtres
Leur défendant de mener vraiment une vie réelle,
Aussi détruisaient-ils par le feu ces épais fourrés,
Portant partout où il se peut la flamme à la moindre lisière.

Et dans notre pays brûlaient les forêts
Avant que le soleil n'y puisse tout éclairer ;
Et dans plus d'espace et de lumière on put alors vivre,
Et sur les cendres poussèrent en abondance les épis.

De ces rudes ancêtres nous pourrions prendre exemple —
Ainsi ne pas fléchir devant le malheur, ni craindre le feu,
Ainsi seulement nous pourrions gagner le jour,
Si toutefois la lutte ne nous effraye.

UN SONNET

*Dédié à A. Pogodine
Un sonnet sans défaut vaut seul
un long poème.*

Boileau.

Parmi les sables de la terre d'Égypte
Au-dessus des vagues du Nil bleu
Depuis des milliers d'années déjà se dresse un tombeau
Dans un vase on retrouva une poignée de semences

Bien que les graines fussent sèches,
Pourtant leur substance toujours vivante
Se réveilla et impétueusement, en épi monta,
Le blé dans un champ au printemps

Voilà ton symbole, mon pays natal oublié !
Le génie national s'est enfin éveillé
Je suis sûr qu'il ne s'endormira pas en vain,

Et qu'il bondira en avant telle une source
Qui, avec force et éclat, ruisselle, émergeant
Victorieuse de la terre pour gagner l'air libre.

1914.

LYAVONIKHA

Ah, Lyavonikha, ma Lyavonikha !
Je garde de toi de tendres souvenirs, —
Le fard noir de tes sourcils arqués,
Tes yeux vifs, leur regard joyeux,
Je me souviens de ta tournure agile,
Je me souviens comme tu savais embrasser.

Oh ! Lyavonikha, ma Lyavonikha !
Tu chantais plus fort qu'un rossignol,
Tu étais toujours la première à la danse
Et dans la « Metselitsa » et dans « Yourka » ou dans
Quand tu commences à moissonner ton champ, [« Bytchok »
Même Lyavon, le fumiste, s'émerveille.

Oh ! Lyavonikha, ma Lyavonikha !
La moitié du village t'est complice.
Tu savais bien convier, régaler,
Et prononcer de bonnes paroles,
Et raisonner, égayer toutes les tristesses
Et parfois les presser contre ton cœur.

Oh ! Lyavonikha, ma Lyavonikha !
Que Dieu te garde longtemps en vie,
Aux tristes donne le goût de vivre joyeusement

Egaie tout le monde autour de toi comme autrefois
Afin que je ne t'oublie jamais.
Oh, Lyavonikha, ma Lyavonikha !

1915-1916.

* * *

Biélorussie, ton peuple résistera
Tant que vienne un jour ensoleillé et clair,
Regarde comme le coucher du soleil flamboie
Tout ce feu dans les nuages qui passent...

1917.